

Le roman sort du puits

Le village de Chester est plein d'intrigues. De crimes. Julie Mazzieri raconte, dans "Le Discours sur la tombe de l'idiot", la peur, la culpabilité et la lâcheté : une fresque fourmillante.

L'idiot du village pisse partout, principalement sur les murs de la mairie, il occupe les bancs publics et pousse des cris effrayants. M. le maire et son adjoint Jacques Marceau, laitier de son état, à l'approche de la visite d'un « ministre », pour la foire, ne peuvent plus le supporter. Dès la première phrase du roman, l'acte est accompli : « *En plein jour. Ils l'ont jeté dans un puits de l'autre côté du village. Ils l'ont pris par les jambes et l'ont fait basculer comme une poche de blé.* »

Rien ne sera plus comme avant. Tout de suite : « *Un ciel noir, à peine sorti de la nuit, un ciel menaçant alors que tous avaient annoncé bien haut l'arrivée du printemps. Un ciel noir de colère et des vents si forts qu'il était impossible de dire de quel côté arriverait la tempête.* » Tout va se dérégler, le fracas va venir de partout. Les cris de Midas, l'idiot, ne s'entendent plus : un silence effrayant ! Pour les gens du village, il s'est réfugié dans la forêt.

Mais il faut bien trouver un coupable ! Un certain Paul Barabé, jeune ouvrier agricole arrivé depuis peu dans la ferme Fouquet, ne serait-il pas l'accusé idéal ? Surtout qu'il a une drôle d'allure : « *Il n'était pas laid, non, seulement, voilà, il avait sur le visage quelque chose de désagréable, d'impertinent. Si on regardait bien, c'était juste au-dessus de la bouche : une petite ficelle de chair blanche qui remontait dans la narine et soulevait légèrement, tel un rideau, la lèvre supérieure. Pourtant subtilement corrigé, le bec-de-lièvre lui avait laissé une gueule un peu de travers – une gueule "pas claire" à cause du perpétuel sourire narquois qu'il arborait malgré lui.* »

Tout ce premier roman de Julie Mazzieri, traductrice de Jane Bowles, a ce côté « narquois ». On est plongé dans les ragots, les rumeurs ; les femmes jacassent, les enfants sont terribles, de nouveaux arrivants, venus de la ville, ne peuvent s'installer que sous la bourrasque. À l'heure où les événements se précipitent comme des pierres lancées sur les cloches (elles sonnent beaucoup), on découvre le cadavre d'une « fille » dans un fossé. Assassinée. Pute venue d'ailleurs ? Des battues sont organisées, des hommes s'enivrent rapidement. Et Paul Barabé, l'ouvrier agricole ? Là aussi il faudrait un coupable.

Ainsi tous les habitants du village, du curé à l'organiste, du berger à l'aubergiste, et toutes les femmes forment une communauté écrasée par une culpabilité pesante. Accablante. Surtout que la vieille fille Henri, mère de Midas l'idiot, cherche partout son fils : elle le sait, il est vivant. Il reviendra. Mais tout est rocambolesque dans ce village déboussolé.

Pourtant, dès le début, on connaît les coupables (le maire et l'adjoint), et cela ne supprime en rien un suspense plein de désordres et de surprises. L'intrigue a des soubresauts et la narration, remarquablement menée, est comme un sentier plein d'ornières, plein de ronces, qui donnent des coups de sang à la lecture. Ce n'est pas simple, la vie d'un village, surtout lorsqu'il y a des gamins qui blessent avec des canifs, une jument qui devient folle, des hommes qui pleurent et qui prient... et un ministre qui ne vient pas à la foire alors qu'une petite fille, Marie, laisse tomber un rubis dans le fameux puits.

Finalement, n'est-ce pas un idiot qui gouverne ce village qui mérite le détour ?

* *
*

Jean-Philippe Rossignol, *Le Monde*, 6 février 2009

La saisissante figure de l'idiot

Julie Mazzieri capte la violence des « mœurs de province »

Chester est une bourgade sans histoires, avec ses paysans et ses intempéries. Le calme semble éternel. Pourtant un meurtre est commis sur la personne d'un idiot, le traditionnel idiot du village : ici un homme gros et indécent qui gesticule dans la rue, se racontant une histoire pleine de bruit et de fureur. Impossible de tolérer un tel énergumène, voilà ce que se disent les bien-pensants du coin. Sans plus attendre, l'idiot est kidnappé et emmené dans les terres. On le bascule dans un puits, comme on jette une « poche de blé ».

À vrai dire, rien de plus que l'atrocité d'un crime ordinaire. Mais le hic, ce sont les assassins : à savoir le maire de Chester et son adjoint. Les gardiens de la loi viennent de passer de l'autre côté de la morale. A partir de ce qu'il faut bien appeler un caprice monstrueux, *Le Discours sur la tombe de l'idiot* déplace les frontières intimes de la faute et met en scène l'épouvante de la rumeur, de celle qui jour après jour ne cesse de grossir dans la conversation des villageois. Dans cette contrée, la lâcheté est une règle, la délation un principe.

Paul Barabé est le nouvel arrivant de Chester. Il s'installe avec sa famille et fait ses preuves en tant qu'ouvrier pour la ferme des Fouquet. C'est un bon manoeuvre, qui vit à l'écart de la communauté. Un tempérament stable, effacé. Le bouc émissaire parfait. Sournoisement, on commence à le montrer du doigt. Bientôt, les habitants inscrivent à même l'écorce d'un orme le mot « Vatan », clairement destiné à cet étranger. De son côté, le maire bénit le ciel d'avoir trouvé un faux coupable sur les épaules duquel vont reposer deux victimes : l'idiot et Isabelle Desmarais, une fille retrouvée dans un fossé et vite enterrée. Commentaire du narrateur : « *“La petite morte ceci, la petite morte cela.” Ils n'ont plus que ces mots à la bouche depuis jeudi. Faut les voir quand ils en parlent. On croirait qu'ils sont contents que ce soit arrivé chez eux. Au fond, ils ont le goût du drame, les paysans. Ils attendent maintenant qu'on leur raconte la suite.* »

Incarnation de la candeur

En cinq chapitres qui se dressent comme les cinq actes d'une tragédie, Julie Mazzieri parvient à composer un roman sur la gêne, la honte que suscite l'idiotie. Rarement la figure de l'idiot a été aussi bien saisie que dans cette incarnation de la candeur : « *L'idiot avait traîné ses pieds dans l'ombre et laissé son bras gauche frôler les feuilles et les épines.* » Mazzieri prouve qu'elle est une lectrice profonde de Dostoïevski et de Faulkner. Elle élabore son personnage en se remémorant les actes du prince Mychkine, les mots de Benjy : l'idiotie irrigue une grande part de la littérature moderne, et il faut beaucoup de maîtrise pour s'inscrire dans cette tradition écrasante. Quant à la culpabilité individuelle qu'on retrouve dans l'attitude de l'adjoint Marceau, on peut la lire comme une variation du *Journal d'un curé de campagne*, de Bernanos, et de son héros, dévoré par un zèle apostolique.

Plus encore, *Le Discours sur la tombe de l'idiot* redonne une perspective à ce que Gustave Flaubert, en 1857, nommait les « mœurs de province », pour reprendre le sous-titre de *Madame Bovary*. Dans ce domaine, depuis longtemps, le lecteur n'a droit qu'à une peinture académique de la campagne, qui prend l'allure d'une régression littéraire, régionalisme et naturalisme se donnant la main pour chanter le joli monde d'avant l'industrialisation. D'école en école, de maître en disciple, le terroir est devenu une marque de fabrique douteuse, un label comme un autre. Très loin d'Emma Bovary, de son adultère, de l'arsenic, et à mille lieues de la description ironique et merveilleuse d'Homais, l'apothicaire lourd et prétentieux...

Julie Mazzieri sait, elle aussi, capter le grotesque d'une communauté : le laitier Marceau pris au piège de sa responsabilité, le père Fouquet en alcoolique notoire, le berger Simeoni, Dubois qui confond cyclope et cyclone, sans oublier Dru, « *un grand gaillard ainsi surnommé en raison de sa barbe précoce et excessive* ».

Ce sont des craintifs, des rustres, des impulsifs. Par chance, ils n'auront pas le dernier mot. Grâce à un sens très aigu du contrepoint et des atmosphères, Julie Mazzieri réserve à la fin de son livre une surprise au lecteur et aux personnages. Ou comment, sans en dévoiler davantage, des forains arrivent à point nommé pour faire échapper ce roman à la pure tragédie.

* *
*

Christian Desmeules, *Le Devoir*, 11 avril 2009

Éloge de l'idiot

Julie Ouellette-Mazzieri, une Québécoise née en 1975 qui vit en Corse aujourd'hui, publiée en France chez Corti

Le Discours sur la tombe de l'idiot, un premier roman remarquablement maîtrisé qui s'articule autour de la figure de l'idiot.

Tout commence par le meurtre d'un simple d'esprit qui porte le nom d'un roi de légende. Celui de Midas, l'idiot du village de Chester, un coin perdu d'un Québec jamais vraiment nommé, situé un peu hors du temps. Un lieu où il ne se passe rien. D'habitude, jamais rien.

Depuis 38 ans pourtant que son existence dérange, que ses comportements inquiètent, qu'il persiste avec « *son ventre sans nombril* ». L'idiot avait, entre autres mauvaises habitudes, celle de pisser sur la poignée de porte de l'immeuble de la mairie. Clochard peut-être lubrique, piéton impénitent, on l'imagine un peu comme celui qu'on peut voir dans *Straw Dogs*, film de Sam Peckinpah.

Un matin, « *en plein jour* », après s'être déjà concertés en vue de cette solution finale, le maire et son adjoint l'entraînent avec eux et le basculent, « *comme une poche de blé* », au fond d'un vieux puits planté au milieu d'un champ.

Qui s'inquiétera vraiment de sa disparition ? Sa vieille mère ? Et puis après ? La vie reprendra vite son cours naturel. La découverte, dans un fossé, du cadavre d'une femme aura vite fait de trouver un coupable idéal en la personne de ce disparu. Mais peu après aussi, une violente tempête s'abat sur le village, et la culpabilité n'est pas longue à poindre chez l'adjoint du maire.

Arrivé à Chester quelques semaines plus tôt, un employé agricole engagé dans une ferme locale porte un regard extérieur sur cet univers étouffant. Intéressé d'abord par l'argent qu'il pourra rapidement gagner en travaillant, Paul Barabé est une sorte de « Survenant » sur lequel vont aussi peser très vite les soupçons et les ragots incontrôlés.

Une histoire de faute et de culpabilité

Julie Ouellette-Mazzieri, une Québécoise née en 1975 qui vit en Corse aujourd'hui, publie en France chez Corti *Le Discours sur la tombe de l'idiot*, un premier roman remarquablement maîtrisé qui s'articule autour de la figure de l'idiot. Une veine que Dostoïevski et Faulkner, bien sûr, mais aussi Anne Hébert (*Les Fous de Bassan*) et Suzanne Jacob (*Laura Laur*) ont explorée avec brio — des références québécoises que la critique française n'aura peut-être pas envie de relever.

Personnage élu, un peu sacré, presque prophétique, l'idiot du village est un mélange d'ange et de démon qui incarne à la perfection le grain de sable dans l'engrenage d'une société qui rêve d'ordre, de contrôle et de propreté. Un formidable révélateur, en somme, des petites choses humaines, de nos peurs ataviques et de notre intolérance. La richesse insoupçonnée, peut-être, de cet étroit village.

C'est avec un certain aplomb que Julie Ouellette-Mazzieri décline en cinq chapitres cette histoire de faute et de culpabilité, et qu'elle nous communique, dans une langue pure et parfois étrange, l'impression de lourdeur et d'enfermement qui pèse sur ce lieu sans horizon. On éprouve ainsi un peu de cette « *malfeasance secrète* » qui couve dans le Griffin Creek d'Anne Hébert. Difficile de ne pas voir dans *Le Discours sur la tombe de l'idiot*, en creux, un éloge de la différence et de l'ouverture.

* *
*

Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*, 9 juillet 2009

Fausse intrigue et vraies pistes

C'est le premier roman de Julie Mazzieri, née au Québec en 1975. Et c'est l'un des débuts les plus remarquables de la dernière saison littéraire. Certes, l'on sent, là derrière, beaucoup de lectures. Faulkner, Dostoïevski, Dürrenmatt, Frisch... Et peut-être, par-dessus tout cela, la mythologie grecque. Puisqu'il est question d'idiotie et de culpabilité. L'on voit surtout un jeune talent s'affirmer sans complexe et trouver son ton propre face à cet écrasant héritage. Le détournant

pour construire une fausse intrigue policière en cinq actes : un crime a eu lieu à Chester, un village probablement situé au Canada, et l'on en connaît d'entrée de jeu les auteurs. L'idiot du pays, qui dérangeait tellement par son imprévisibilité et ses manières différentes, a été tout bonnement jeté au fond d'un puits. Le maire et son adjoint ont accompli le forfait.

Ce lointain cousin de Benji, le simple d'esprit du *Bruit et la Fureur*, avait été prénommé Midas par sa pauvre femme de mère. L'homonymie avec le personnage mythologique, roi de Phrygie qui transformait en or tout ce qu'il touchait, paraît d'abord relever d'une manière de dérision noire. Le Midas de Julie Mazzieri aurait plutôt tendance à dégrader et souiller tout ce qu'il approche. Comme cette porte de la mairie sur laquelle il vient régulièrement uriner. Mais un savant jeu d'images inversées établit entre l'un et l'autre une symétrie. L'histoire épique et dramatique de Midas se transmue en un récit misérable. On en reconnaît des épisodes, mais complètement dénaturés, poussés vers le glauque et le sordide. Une mythologie à la mesure de notre temps de vulgarité ? Ainsi cette prostituée retrouvée assassinée dans un fossé, en écho trivial au vieux Silène qui avait achevé là de joyeuses libations. Ou encore cette voix de l'idiot mort, montant du puits, en réponse à la rumeur des roseaux portée par le vent, sur la forme disgracieuse des oreilles du roi Midas. Comme si l'époque contemporaine transformait en métal vil des êtres et des choses qui se paraient des vertus de la noblesse dans les temps mythiques.

Il y a donc aujourd'hui cette histoire de Midas disparu de chez sa mère. Celle aussi de l'adjoint assailli par le remords, torturé par la voix du mort. Celle de la prostituée dans le fossé. Celle encore du journalier nouvellement embauché dans une ferme du coin. Celle enfin de la mauvaise conscience collective et du soupçon commode contre l'étranger. Julie Mazzieri construit une intrigue nerveuse, avec de constants changements de plan, de rapides échappées vers des épisodes d'apparence secondaire qui contribuent à l'impression générale de monstrueuse normalité. Car ces villageois, à l'opposé des héros mythologiques, apparaissent d'une banalité confondante. Le maire vaque, sous des dehors imperturbables, aux affaires municipales ; le laitier, qui est aussi son adjoint à la mairie, fait sa tournée quotidienne ; le curé visite ses ouailles ; sa bonne divulgue les petits et grands secrets entendus ; les paysans ne semblent pas lever le nez de leur glèbe ; la fille légère s'applique à bien tenir son intérieur ; la famille nouvellement venue de la ville doit faire ses preuves... Le village est désormais débarrassé de cet idiot qui perturbait son existence. C'est précisément à ce moment qu'il laisse entrevoir les dérèglements sur lesquels une vie collective s'est échafaudée. De brèves séquences, montées très serrées, agissent comme de véritables coups de projecteurs sur des désordres intimes. Les actes de la vie de chaque jour y perdent leur innocence et se chargent d'un trouble inattendu. On pense à la *Visite de la vieille dame*, de Friedrich Dürrenmatt, à Andorra, de Max Frisch.

L'intrigue ici n'a rien de policier. Elle est avant tout morale et sociale. C'est l'histoire de Chester « saisie du dedans ». La grande force narrative de Julie Mazzieri tient à sa façon de la hisser à une hauteur où tout signifie, où l'on sait devoir élucider ce qui se donne à voir. Dans une posture finalement assez analogue à celle du lecteur de romans policiers. Ruse suprême d'une jeune romancière qui promet décidément beaucoup.

* *
*

Maxime Catellier, *ici*, 5 mars 2009

La science de l'idiotie
*La Québécoise Julie Mazzieri publie un roman époustouflant
aux éditions José Corti*

Certaines œuvres peuvent prendre du temps à germer et à grimper la chaîne du temps et de l'espace qui leur permet de faire cohabiter le possible avec l'impossible, l'imaginaire et le réel. Enfin, de faire de la littérature, avec tout ce que cet art porte de contradictions en lui, à la fois fouillis taillé de références, épure de fresques humaines intarissables, drames communs auxquels le style et la langue donnent une vie nouvelle, inquiétante. Ce sont ces livres qui donnent envie de lire, et offrent au critique la chance de sentir qu'il fait autre chose que de juger de la couleur des saucisses. Julie Mazzieri, de son nom de jeune fille Ouellette, ancienne étudiante d'Yvon Rivard au département de langue et littérature françaises de l'université McGill, a peaufiné patiemment ce texte issu d'une mémoire de maîtrise qui réunissait la version primitive de ce roman. *Là où le chien aboie*, et un essai critique portant sur *La rhétorique de l'idiot*. C'était en juillet, 1998.

La langue de Julie Mazzieri n'a besoin d'aucune ampoule pour s'éclairer sur les chemins tordus et noirs d'humour où elle nous emmène ; dans le village de Chester, où elle plante l'action de son roman, un climat définitivement malsain s'installe dès que le maire et son adjoint mettent à exécution leur plan machiavélique : se débarrasser de l'idiot du village, cette nuisance publique qui passe son temps à uriner sur la somptueuse poignée de porte de l'hôtel de ville, ornée d'une gueule de lion béante.

Ainsi en plein jour, « *ils l'ont jeté dans un puits de l'autre côté du village. Ils l'ont pris par les jambes et l'ont fait basculer comme une poche de blé.* » Bientôt, une pluie torrentielle s'abattra sur Chester, et la disparition de l'idiot éveillera les soupçons des habitants... qui jetteront leur dévolu sur Paul Barabé, un « étrange » venu de la ville et engagé depuis peu comme garçon de ferme chez le père Fouquet.

Comme le souligne avec justesse l'éditeur, *Le Discours sur la tombe de l'idiot* est loin de s'en tenir à cette essence policière, puisque les éléments du meurtre sont exposés dès la première page. Roman de la culpabilité, celle qui assaille les coupables et hante les innocents, cette cruelle histoire en est aussi une d'exclusion, et les personnages gravitent pour la plupart sur la couche de valence de l'atome familial, épouvantablement seuls et livrés à la rumeur croissante qui suit son rythme au milieu des changements de décor que Mazzieri orchestre de main de maître, sans jamais égarer son lecteur.

La finale, énigmatique et enlevante, n'offre aucune issue facile, de sorte qu'une lecture superficielle en révèle autant la teneur qu'une rupture au miroir. Une fois terminée, l'histoire de ce village sans idiot continue, de nous habiter, incomplète dans son accomplissement, et tendre dans sa morsure.

* *
*

Robert Lévesque, *La Presse*, 8 mars 2009

Ni polar ni terroir

Julie Mazzieri, avec *Le discours sur la tombe de l'idiot*, fait une entrée en littérature qui n'est pas banale. Voilà un polar qui n'en est pas un puisque dès les premières pages on saura tout du meurtre: qui est mort, qui a tué, quand, comment, pourquoi (quoique le pourquoi soit toujours une donnée aléatoire...), c'est l'idiot du village jeté dans un puits par le maire et son adjoint. Voilà aussi ce que l'on appelait jadis «un roman du terroir», mais là non plus ce n'en est pas un, car je défie quiconque l'aura lu de me dire dans quel coin de pays ce roman se déroule. Fichtre!

De plus, cette Julie Mazzieri, indique-t-on, est née au Québec en 1975 et vit en Corse. Aurait-elle, comme au shaker, mélangé du village gaspésien avec du hameau de la région de Sartène? Peut-être bien, mais l'essentiel, sa réussite, c'est qu'on s'en fout un peu, et de qui a tué et du coin du crime; ce n'est pas de l'authenticité qui traverse les pages de ce roman, c'est de l'écriture sinueuse qui évite les pièges des deux genres, la superficialité et le mélodrame. Du polar sans suspense, du terroir sans régionalisme. Faut le faire!

Ce qui a intéressé l'auteure dans son ouvrage, et ce qui captive le lecteur, c'est la progression dans la conscience des villageois du contrecoup de ce meurtre (mais est-il vraiment mort, ce demeuré que l'on a jeté vivant dans ce puits, qu'on aurait entendu hurler une nuit?), un contrecoup qui lèvera comme des lapins la suspicion, le doute, le préjugé, le ragot et qui, pour les deux coupables, alimentera leur bataille sournoise pour qu'un coupable apparaisse sans qu'on le désigne vraiment. Travail souterrain, terroir de culpabilité. Bien des doutes iront vers l'étranger, un garçon de ferme venu d'ailleurs. Mais il n'y a pas de vendetta. Est-on en Corse, oui ou non?

Le village s'appelle Chester, ce qui fait Angleterre. Plusieurs paysans ont des noms bien de chez nous, Roch Blais, Clément Gagnon, Isabelle Desmarais; mais il y a aussi un Simeoni qui est berger et la place du village ne correspond pas à la topographie nord-américaine. Bref, à ces incohérences s'ajoute une temporalité non chronologique avec des retours du meurtre et du refoulé. C'est sans doute cette fine observation d'une machine à fabriquer du coupable qui a retenu l'attention de l'éditeur.

Et là non plus ce n'est pas banal, car ce premier roman de Mazzieri paraît chez José Corti, le regretté Corse de la rue de Médicis, l'éditeur de Julien Gracq, dont la devise affichée est «rien de commun». Y aurait-il une filière corse derrière cela que nous ne pourrions que nous en réjouir.

* *
*

Stanley Péan, *Le Libraire*, février-mars 2009

Au village, ils se sont moqués

Premier roman de Julie Mazzieri, Québécoise expatriée en Corse, *Le Discours sur la tombe de l'idiot* commence avec le meurtre d'un « homme de rien », en l'occurrence l'idiot du village, qui osait pisser à la porte de la mairie de Chester. Dès le début de l'histoire, nous savons que c'est le maire et son adjoint qui ont enlevé puis jeté l'idiot au fond d'un puits pour qu'il y meure. Au contraire de Caron, la romancière dévoile donc son jeu dès les premières pages, rompant avec une tradition dominante en polar, et ce, histoire de mieux se concentrer sur le stratagème des criminels pour désigner un coupable. Comme la disparition de la victime coïncide avec l'arrivée dans les parages de Paul Barabé, un ouvrier récemment installé à la ferme des Fouquet, le maire voit en celui-ci le bouc émissaire idéal, alors que son complice, asphyxié par la culpabilité, risque de passer aux aveux...

Disons-le d'emblée : pour un premier roman, c'est un tour de force que signe ici Mazzieri, diplômée en traduction qui travaille, à ce titre, sur un inédit de Jane Bowles. Parce qu'elle semble plus préoccupée par le tableau de ce monde rural, tissé serré, indifférent à la violence qui le traverse, la romancière donne l'impression de destiner son livre à une autre tablette que celle du roman noir. Pourtant, elle s'y rattache par la fine analyse des mœurs peu honorables des citoyens de Chester. Et qu'importe donc que ce demeuré ait disparu ? Qu'importe qu'on retrouve ensuite le cadavre d'une étrangère frivole dans un champ ? De toute façon, tout porte à croire que le coupable est cet étranger qui n'a pas gagné le droit d'exister dans la communauté, non ?

On les connaît, ces villageois qui vivent en vase clos, réfractaires aux marginaux, à tous ceux qui ne sont pas « de souche » ou qui oseraient troubler l'ordre établi. On les connaît pour avoir vu à l'œuvre leur frilosité malade, au Québec comme ailleurs. Heureusement, au-delà du propos sociologique, ce livre doit son intérêt à l'écriture maîtrisée et limpide de Julie Mazzieri, à ses phrases lapidaires qui évitent les écueils du mélodrame ou du sermon. Dénué de tout sentimentalisme, ce roman s'impose en toute simplicité comme le premier jalon dans l'œuvre d'une auteure qu'il faudra de toute évidence suivre à la trace.

* *
*

Etienne Beaulieu, *Contre-jour: cahiers littéraires*, 2009

Revenance de l'idiot

De toute évidence, une œuvre importante commence avec ce premier roman de Julie Mazzieri. Bien sûr, les influences transparaissent : l'univers de Bernanos suite à pleines pages dans ce monde villageois marqué par un crime avant tout moral (le meurtre de l'idiot du village de Chester perpétré par le maire et son adjoint) et la langue épurée des romanciers de l'entre-deux-guerres s'y lit facilement. Mais il y a bien autre chose dans cette histoire de province qu'un simple décalque de lectures : une voix singulière s'y fait entendre, qui ne

s'attarde pas tant aux paysages qu'aux personnages, à leurs tics et habitudes et dont les présences sont très fortes, celle de Paul Barabé entre autres, taillée dans la prose des meilleurs romanciers. [...]

* *
*

Olivier Barrot reçoit Julie Mazzieri dans l'émission *Un livre, un jour* à l'occasion de la sortie de son livre *Le Discours sur la tombe de l'idiot* :

<http://www.ina.fr/video/3842572001>

* *
*

Emmanuel Kherad reçoit Julie Mazzieri dans l'émission *La Librairie francophone* à l'occasion de la sortie de son livre *Le Discours sur la tombe de l'idiot* :

<https://www.franceinter.fr/emissions/la-librairie-francophone/la-librairie-francophone-14-fevrier-2009>

* *
*

Corina Caduff, Andreas Nentwich et Heini Vogler consacrent une émission radiophonique d'une heure à *Grabrede auf einen Idioten* (traduction allemande de Christoph Roeber, Berlin, Diaphanes, 2015) sur SRF :

<http://www.srf.ch/sendungen/52-beste-buecher/grabrede-auf-einen-idioten-von-julie-mazzieri>